L'ESPACE DU VOYAGE MICHONIEN

Alina PINTICAN
"Babeș-Bolyai" University of Cluj-Napoca

Abstract: Pierre Michon's work is an illustration of the contemporary generation of French writers, representing an original work, a mixture of erudition and imagination. The problematic perspective of this study focuses on a typology of space, in some of his filiation novels and biographical fictions. His work is a sort of return to History through imagination, a return to discover the History, a return to fiction. It is about a journey to explore the past, a journey to find out the lost genealogy. Michon's travels are in the geographical space or in the imaginary, real or fictional journeys.

Keywords : journey, imaginary, fictional, geographical, space.

Les années 1980 voient le retour en littérature d'une attention à la figure singulière et à l'auteur – « fictions biographiques » mettant en valeur une figure connue et oubliée. Les *Vies minuscules* de Michon marquent le début de cette nouvelle forme d'écriture à travers le choix de figures humbles rencontrées par l'auteur, personnages choisis parmi les figures anonymes, réelles ou fictives.

L'œuvre de Michon s'avère un voyage, un retour à l'Histoire à travers l'espace imaginaire, une quête d'un récit, des vies et de la langue ; un voyage de l'exploration du passé, du donné familial, un voyage fait dans l'oubli, dans le passé, dans la province pour retrouver la généalogie perdue. Le narrateur semble fasciné par la province avec ses traditions, ses archaïsmes :

« La province dont je parle est sans côtes, plages ni récifs ; ni Malouin exalté ni hautain Moco n'y entendit l'appel de la mer quand le vent d'ouest la déversent, purgée de sel et venue de loin, sur les châtaigniers »[1].

Espace géographique réel

La province est un espace qu'il tenait à cœur, espace familier où se déroulent les plus importants événements. Malgré l'amour qu'il portait à sa région et à la tradition il lui est arrivé ce qui arrive à chaque être humain qui quitte son espace d'origine pour se laisser entraîner dans un processus d'instruction. Il a toujours vécu la nostalgie de l'espace d'origine.

Chez Michon, l'espace n'est plus un simple cadre de déroulement de l'action mais l'espace reçoit la fonction identitaire du personnage. La Creuse est le lieu de la rêverie perpétuelle, lieu qu'on parcourt en vue de l'accomplissement d'un rêve, celui d'avoir un endroit où on pourrait trouver l'identité.

Dans *Vies*, il dresse un tableau des vies côtoyées pendant son enfance et sa jeunesse de la Creuse – des charrues des hommes, des moissonneuses-batteuses, des âmes tristes :

[1] Pierre Michon, *Vies minuscules,* Paris, Éditions Gallimard, 1984, p.13.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

> Je n'ai besoin d'inventer des vies des personnages. Il y a suffisamment de gens qui sont morts et qui attendent qu'on parle d'eux. Lorsque j'écris, je pense toujours au mythe de la résurrection des corps dans le christianisme. Ces hommes ont eu une chair, je m'efforce de la faire revivre. Qu'ils se lèvent, qu'ils sortent du tombeau.[2]

Les *Vies* sont prises dans un triangle qui est Saint-Goussaud, Châtelus et Mourioux, trois villages différents. Il y a un village de hauteurs, un village de vallons, qui est Châtelus et un village de plaine qui est Mourioux. Ce sont des lieux évoqués différemment. À Saint-Goussaud, le narrateur avait des tantes, des arrières tantes quand il était petit. La Creuse, un pays assez pauvre, très sous-développé. Il y a très peu de restes (pierres) en Creuse.

De l'autre côté, il y a le milieu urbain représenté par la métropole Paris, espace urbain comme un labyrinthe où on se sent perdu, suggéré par la peur du narrateur d'affronter le microcosme parisien des éditeurs et d'être accusé par lui d'analphabétisme et d'imposture : « analphabète, pétri d'inconnaissance, de chaos, d'analphabétisme profond, iceberg de suie, dont la partie émergée n'était que miroir aux alouettes »[3].

Le milieu urbain forme une mentalité du citadin, car la ville est l'espace de l'intellectualisation, de compétition. De l'autre part, la province est le lieu natal et de l'enfance. Le village est le centre du monde, un lieu fermé à l'horizon borné, où la société a d'autres règles, où la tradition est bien préservée et transmise par les femmes du village.

Espace géographique fictionnel

Pierre Michon a mis beaucoup de temps à dépasser les conflits par lesquels l'écriture lui apparaissait comme une pratique inaccessible : une enfance rurale marquée par l'absence du père, absence vue comme un principe originaire de l'écriture de Michon. L'idée de famille se dissout à cause de l'absence de l'un de ses membres : le père s'absenta quand le narrateur fut très jeune. Dans *Vies minuscules*, l'absence est comme un leitmotive : en parlant de l'influence de son grand-père Eugène sur son père disparu, le narrateur écrit :

> Sur Aimé, l'influence de ce père qu'il aima, ou qu'au contraire il détesta comme un miroir déformant posé sempiternellement devant lui à la table familiale, fut sans doute indirectement négative ; comme moi, il dut ressentir douloureusement une défaillance des branches mâles, une promesse non tenue, un rien marié à la mère ; autour de ce rien, de cet évidement du cœur qui appelle les larmes, se façonna la sensiblerie féminine d' Aimé, dont j'ai tant de preuves ; dans ce rien encore s'ancra son apparent cynisme ; […] l'alcool entra dans son corps et sa vie […]. Mais j'incline à penser qu'il but aussi pour libérer sa volonté, fuir son amour pour une mère hélas inoubliable.[4]

La honte des origines provinciales a été un obstacle dans son épanouissement littéraire. Car la condition héréditaire de paysan est un sujet de l'exclusion. Cette honte de l'ignorance est la honte des origines (de la naissance, de son père disparu) du narrateur, la honte du monde primitif d'où est issu le narrateur. Dans cette société le rôle de la femme est très important à la différence des hommes qui sont plus primitifs et n'ont pas de rôle. Dans « Vies d'Eugène et Clara », on parle de la finesse des femmes et la lourdeur des mâles :

[2] Entretien avec Catherine Argand, *Lire*, n. 271, décembre 1998.
[3] Pierre Michon, *Vies minuscules*, *o.c.*, p. 157-158.
[4] *Ibid.*, p. 78.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

> Elle éclipsait presque totalement la figure de mon grand-père Eugène – […] – non, ce qui je crois, faisait que ma grand-mère s'imposait et l'imposait à mes yeux, c'était la réelle et pénible disproportion de sa vivacité d'esprit confrontée à la maladresse bonhomme, souriante et gentiment obtuse du grand-père.[5]

Les femmes sont les représentantes de la famille, le noyau de la famille, qui ont le rôle de la coaguler. Pour elles, l'éducation des enfants est importante. Dans la « Vie d'André Dufourneau », le narrateur évoque les soirs où parmi « les palabres patoises », sa grand-mère maternelle enseigne à l'orphelin André, « la langue aux plus riches mots ». C'est elle qui apprend l'hobereau fictif à lire et à écrire. C'est peut-être elle la source de l'apprentissage du langage, de la Langue car elle transmet à l'orphelin le langage.

Les murs « lettrés », les ponts historiques, l'enseigne et l'achalandage des boutiques incompréhensible, les hôpitaux comme « des parlements » forment l'image de la capitale française, la ville où père Foucault refuse de se rendre pour être soigné, à cause de son illettrisme.

> Le père Foucault n'irait pas à Paris. Cette ville de province déjà, et son village même sans doute, lui paraissaient peuplés d'érudits, fins connaisseurs de l'âme humaine et usagers de sa monnaie courante, qui s'écrit ; instituteurs, démarcheurs de commerce, médecins, paysans même, tous savaient, signaient et décidaient […] : la vie et ses glossateurs autorisés lui avaient assurément fait bien voir qu'être illettré, aujourd'hui, c'est en quelque façon une monstruosité, dont monstrueux est l'aveu. […] Il resterait ici, et en mourrait ; là-bas, peut-être l'eût-on guéri, mais au prix de sa honte.[6]

Le père Foucault est en effet un obscur meunier que le narrateur a côtoyé à l'hôpital, qu'il a découvert illettré et qui préfère mourir dans l'hôpital de province plutôt que d'exposer son ignorance à Paris, d'où la nullité provinciale.

Cet illettré se présente comme un double du narrateur : « Le père Foucault était plus écrivain que moi : à l'absence de la lettre, il préférait la mort. Moi, j'écrivais guère : je n'osais davantage mourir ; je vivais dans la lettre imparfaite, la perfection de la mort me terrifiait »[7]. La mort, c'est le voyage, c'est vraiment partir – en fin de compte tous ses personnages trouvent leur fin : André Dufourneau, Eugène, Clara, Geoges Bandy, père Foucault.

L'écriture michonienne s'impose comme tentative de restaurer ses ancêtres. Il s'agit d'une écriture identificatoire (identification du narrateur à son père absent, sa situation d'orphelin de père et celle d'Arthur Rimbaud). Plus loin, les références littéraires et l'intertexte sont présents dans les « Vies de frères Bakroot » : Roland, auquel le narrateur s'identifie, est accablé de l'affection d'Achille, le vieux professeur ridicule :

> Achille devint plus tard le correspondant de Roland, c'est-à-dire qu'il venait le chercher au lycée les jeudis et dimanches vers deux heures et que l'enfant passait l'après-midi avec lui […] Il y avait eu auparavant les livres, ceux que peu à peu

[5] *Ibid.*, p. 72-73.
[6] *Ibid.*, p. 157.
[7] *Ibid.*, p. 158.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

> Achille se mit à offrir à Roland, les sortant de sa sacoche énorme […] Il y eut aussi des Jules Verne, bien sûr un Salammbô, un Michelet expurgé et illustré.[8]

La tentation de bâtard est grande chez Michon. On trouve dans la première des *Vies minuscules* un exemple de bâtardise. Orphelin de la Creuse, recueilli par les arrière-grands-parents maternels du narrateur durant la deuxième moitié du XIX[e] siècle. La honte de son origine paraît être le motif qui force André Dufourneau de s'enfuir pour l'Afrique, la terre promise. Ignorant la vérité sur sa naissance, Élise invente une parenté, ce qui va provoquer le malheur d'André.

L'écriture de Michon s'impose comme tentation de faire exhumer les ancêtres, de faire revivre ces « êtres de peu ». Donc, l'histoire de cet ancêtre peut être un récit fondateur de la vocation de l'écrivain :

> J'en reviendrai riche, ou y mourrai » : cette phrase pourtant bien indigne de mémoire, j'ai dit que cent fois ma grand-mère l'avait exhumée des ruines de temps, avait de nouveau éployé dans l'air son bref étendard sonore, toujours neuf, toujours d'hier ; mais, c'était moi qui le lui demandais, moi qui voulais encore ce poncif de ceux qui partent […]. Je frissonnais alors du même frisson que celui qui me poignait à la lecture des poèmes plein d'échos et de massacres, des éblouissantes proses. […] mon avenir s'incarnait, et je ne le reconnaissais pas ; je ne savais pas que l'écriture était un continent plus ténébreux, plus aguicheur et décevant que l'Afrique, l'écrivain une espèce plus avide de se perdre que l'explorateur ; et quoiqu'il explorât la mémoire et les bibliothèques mémorieuses en lieu de dunes et forêts, qu'en revenir cousu de mots comme d'autres le sont d'or ou y mourir plus pauvre que devant – en mourir – était l'alternative offerte aussi au scribe.[9]

André Dufourneau tente d'échapper au modèle reproduit de génération en génération, qui attend les mâles restant au pays. Il quitte la Creuse et « s'arrache au royaume des inoubliables Mères, éducatrices ou sages-femmes »[10].

Quelques-unes des « vies minuscules » représentent un exemple de l'arrachement glorieux à la nullité provinciale ; il s'en est fallu de peu « pour que le nom d'Antoine Peluchet résonnât dans nos mémoires comme celui d'Arthur Rimbaud »[11]. Après le départ de son fils, Toussaint Peluchet poursuit la vie simple qu'il a toujours menée, son départ bouleversant le monde. Pour établir la présence de son fils, Toussaint a recours à sa mémoire qui lui permet d'imaginer le monde tel qu'il était avant le soir fatidique. Il a recours aux livres qui ont appartenu à son fils. Sa souffrance trouve son moyen de défense dans la fuite dans l'imaginaire : « Vers cette époque, dans les bistrots de Chatelus, Saint-Goussaud, Mourioux […] Antoine ressuscita. Il était, disait Fiéfié, en Amérique. Fiéfié il est vrai n'avait aucun crédit […] par sa bouche et quoique trahi, déchu, c'était l'autre qui parlait, le vieux banisseur, l'énigmatique, le péremptoire »[12].

Espace imaginaire

[8] *Ibid.*, p. 111.
[9] *Ibid.*, p. 21-22.
[10] *Ibid.*, p. 19-20.
[11] *Ibid.*, p. 61.
[12] *Ibid.*, p. 54.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

On plonge dans l'imaginaire de Michon : la maison de Mazirat s'inscrit comme lieu du culte de ses ancêtres. C'est un lieu qui préserve une mémoire hantée de « cadavres », « disparus », « absents ».

La maison de Mazirat est le sanctuaire tandis que la relique des Peluchet est l'objet saint du « musée familial » du narrateur, il s'agit de la « petite Vierge à l'enfant en biscuit, souverainement inexpressive sous un boîtier de verre et de soie qui recèle, dans un double fond cacheté, les restes infimes d'un saint »[13].

La fonction de la relique « le trésor le plus anodin et le plus précieux »[14] est double : apaiser l'angoisse des paysans et une fonction mémorielle, symbole des disparus. C'est grâce à elle que Michon peut retracer le parcours d'Antoine Peluchet et c'est elle qui permet à l'écrivain de renouer le fil de sa généalogie.

Dans *Les Onze*, le narrateur nous fait plonger sur les bords de Loire, ce pays magnifique où François-Élie-Corentin a été élevé. Il raconte l'enfance du petit, né à Combleux près d'Orléans en 1730, par sa lignée.

En *Mythologies d'hiver*, Michon plante un double décor avec ses personnages similaires : le Gévaudan et l'Irlande. Ce livre comprend des figures trouvées dans les archives : des seigneurs, des princesses, des saints nous apparaissent. Ces vies habitent l'Irlande ou l'ancien Gévaudan. Le narrateur traverse les pays, les générations avant lui, pour les ressusciter, pour les sentir vivre.

En *Abbés*, il cherche à faire entrer dans la légende les figures des bénédictins, qui ont réussi, autour de l'an mil à vaincre les marais, les îles de la Vendée pour y élever leurs monastères. Michon nous transpose au Moyen Âge.

Les archéologies imaginaires marquent la fable de Michon, *La Grande Beune*, inspirée des fabliaux du Moyen Âge, explorant ces lieux archaïques de la préhistoire que constituent les grottes de Castelnau près de Lascaux. Chaque phrase qui compose *La Grande Beune* ouvre des espaces où le regard se perd. Le paysage renvoie à la femme avec ses pluies qui « se jettent aux fenêtres », « avec les lèvres de la falaise ». Du lieu où débarquent en 1961 le narrateur nommé instituteur à Castelnau, on fait le centre du monde. Et puis, partout, il y a le paysage de la Dordogne avec ses descriptions :

> La Beune très haute atteignait presque le chemin qui s'élargissait devant la maison, le noyait un peu plus bas ; elle était boueuse, affairée, mangeait le long de ses rives des restes de glaçons pendus, des guenilles restées là des grands froids, des grottes et des temps anciens où nos ancêtres venaient tapisser les murs des peintures rupestres.[15]

La Grande Beune symbolise l'origine du monde et la source du savoir puisque c'est là que

> Les hommes descendaient dans les grottes et faisaient des peintures. Pas tous les hommes : ceux-là seulement qui avaient la main plus déliée, l'esprit plus prompt ou contourné, les cœurs célibataires

[13] *Ibid.*, p. 36.
[14] *Ibid.*, p. 34.
[15] Pierre Michon, La *Grande Beune*, Paris, Éditions Verdier, 1996, p. 52.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

> qui allaient la nuit chercher sens dans les flaques des Beune, ne l'y trouvaient pas et ramenait à la place des pierres opaques qui font sens, des mots et des combinaisons de pierres et de mots qui font sens.[16]

Castelnau, dont le nom est très répandu dans le sud de la France évoque les villages construits au Moyen Âge, à proximité d'un château. On est déjà là dans l'espace clôt qui domine un individu prisonnier du temps. Et encore, le décor se réduit lorsque le narrateur se rend « chez Hélène ».

C'est impossible de ne pas voir dans cette histoire un récit sur l'origine de l'écriture. Il s'agit du monde avec ses codes, ses références. En descendant dans les grottes, l'instituteur veut voir de ses propres yeux les traces laissées par ses aînés, il veut prendre conscience de sa filiation.

Il faut noter la fascination de Michon pour l'Histoire, la plus obscure et la plus lointaine. L'auteur des *Vies minuscules* aime s'installer dans le passé car il sait que « les choses du passé sont vertigineuses comme l'espace »[17]. Pour dépasser le traumatisme d'une enfance sans père passée dans son hameau natal de la Creuse, il retrace en huit portraits de sa généalogie, il fait une investigation d'un héritage biographique. En quête d'une filiation littéraire, Michon s'alimente des souvenirs de ses propres lectures. Ainsi, les personnages qu'il met en scène ont-ils toujours des attaches avec la littérature ou avec l'art ou présentés dans un contexte littéraire, artistique : Antoine Peluchet s'enfuit en Amérique inspiré par la lecture de *Manon Lescaut* et il ressemble à Arthur Rimbaud, les frères Bakroot sont modelés sur *Caïn* et *Abel* bibliques.

Il se présente comme héritier, en dépit de l'abandon paternel ; il y a l'investigation dans les archives familiales (la relique, les photos, les récits des grands-mères).

Michon évoque des vies, il raconte des naissances : l'avènement d'une parole dans *Rimbaud le fils*, d'une lecture dans *Vies minuscules*, de peintures dans *Maîtres et serviteurs* ou dans *Vie de Joseph Roulin*. Il veut une écriture qui le rende présent, visible, il désire la présence du sujet. Ses récits dévoilent la difficulté de vivre, la difficulté d'écrire et parmi eux il cherche l'homme dans le Moyen Âge, dans les fins d'Empire, dans les débuts de carrière.

L'écriture de l'espace

Pour dépasser le traumatisme d'une enfance sans père passée dans son hameau natal de la Creuse, Michon retrace en huit portraits cardinaux – *Vies minuscules* – sa généalogie, en se servant par un beau style à la fois classique et inventif. Il disait dans un interview pour L'Express que ce livre l'a libéré du poids du passé. *(Olivier Le Naire, « Michon en majuscules », L'Express, le 31 octobre, 2002, consulté le 18 mars, 2015, 20 : 02)*

Michon avait vécu une enfance campagnarde, et à 20 ans la culture lui faisait défaut. En relatant les récits dont il a hérité de sa grand-mère maternelle, Pierre Michon raconte pour restituer le plaisir de l'histoire que pour authentifier les faits. Il se présent comme héritier, en dépit de l'abandon paternel ; il y a cette investigation dans les archives familiales (la relique de Peluchet, les photos les récits des grands-mères). Le choix du matériau utilisé est important : la présence des documents d'archive – *Mythologies d'hiver*, de biographies

[16] *Ibid.*, p. 60.
[17] Pierre Michon, *Vies minuscules, o. c.*, p. 226.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

connues, de représentations picturales – *Vie de Joseph Roulin*, *Le Roi du Bois*, Maîtres *et serviteurs*. Il y a le rapport de l'écriture à la photographie dans Rimbaud le fils et Vies minuscules – il est question de quelques photos qui permettent d'invoquer les disparus : Toussaint Peluchet, André Dufourneau, le père.

L'œuvre de Michon impose une voix dans l'écriture contemporaine et s'attache à retracer des naissances : d'une parole, d'une image, d'un texte. Son écriture raconte l'histoire d'une langue qui affronte la naissance, la mort, le recommencement de soi, de l'œuvre.

Dans ses livres, il poursuit les réflexions sur l'art, la littérature et la paternité. En ce qui concerne la langue, Michon, fils de paysans rend compte de son rapport problématique à la langue, de la disparition de la civilisation rurale et de la prégnance, dans son imaginaire, des paysages, des couleurs et des sons. Élevé à la campagne, principalement par ses grands-parents, qui étaient des paysans, leur langue était un patois – cette langue désuète qui travaille ses sonorités, ses textes qui sont construits autour d'une ellipse hyperbolique. En plus, Michon nous rappelle qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'usage du patois était encore répandu dans les campagnes de Limousin.

Michon est un styliste. Son style est limpide et impétueux, fluide et dense. Sa prose est dense. Le style est l'histoire dont il est question, un style foisonnant avec un vocabulaire abondant, érudit et précis. Les mots défilent en de longues phrases, rythmées par de nombreuses virgules.

Il est avant tout un styliste et un conteur, qui nous enchante avec ses mots, qui nous embarque avec ses phrases et son rythme,

BIBLIOGRAPHIE

I Ouvrages cités ou consultés

AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'Espace*, P.U.F., Paris, 1957.
BUTOR, Michel, *Le génie du lieu*, Paris, Grasset, 1994.
CHOAY, Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Éditions de Seuil, 1965.
GOGA, Yvonne & JIŞA, Simona, *Lieux de représentation de la famille*, Cluj- Napoca, Casa Cărții de Ştiință, 2010.
GOGA, Yvonne & JIŞA, Simona, *La famille entre l'habituel et l'aventure*, Cluj- Napoca, Casa Cărții de Ştiință, 2010.
GOGA, Yvonne & JIŞA, Simona, *Espaces et quête identitaire dans le roman français actuel*, Cluj- Napoca, Casa Cărții de Ştiință, 2012.
JEAN, Yves & PÉRIGORD, Michel, *Géographie rurale. La ruralité en France*, Paris, Éditions Armand Colin, 2009.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)

JIŞA, Simona, *Foyer de la famille. Foyer de la culture.*, Cluj- Napoca, Casa Cărţii de Ştiinţă, 2011.
MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.
MICHON, Pierre, *Vie de Joseph Roulin*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1988.
MICHON, Pierre, *Rimbaud, le fils*, Paris, Gallimard, 1991.
MICHON, Pierre, *La Grande Beune*,Paris, Gallimard, 1996.
MICHON, Pierre, *L'Empereur d'Occident*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2007.
PAQUOT, Thierry, *L'espace public*, Paris, Éditions La découverte, 2009.
PELLEGRINO, Pierre, *Le sens de l'espace. La dynamique urbaine*, Livre II, Paris, Éditions Economica, 2000.
POULET, Georges, *L'espace proustien*, Paris, Éditions Gallimard, 1963.
RICHARD, Jean, Pierre, *Les chemins de Pierre Michon*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2007.
TARDIÉ, Jean-Yves, *La critique littéraire au XX^e siècle,* Pierre Belfond, collection Agora, 1987.

II Articles consultés ou cités

FOUCAULT, Michel, « Distance, aspect, origine », *Critique*, Paris, novembre 1963.
RICOEUR, Paul, « Urbanisation et sécularisation US », *Mouvement du christianisme social*, no 5-8, Paris, 1998.
RICOEUR, Paul, « Architecture et narrativité », *Urbanisme*, no 303, Paris, 1998.
VIART, Dominique & CASTIGLIONE, Agès, « Pierre Michon, l'écriture absolue », dans *Actes du premier colloque international Pierre Michon*, Musée d'Art moderne de Saint-Étienne, 8, 9, 10 mars 2001.
VRYDAGHS, David, « Pierre Michon et la corporation des écrivains : une lecture de *Corps de Roi* », *Études françaises*, Paris, vol. 41, no 1, 2005.

III Sites internet consultés

http://www.fondsricoeur.fr/photo/ATTENDS%20LA%20RENAISSANCE.pdf
http://ville.montreal.qc.ca/sel/sypre-consultation/afficherpdf?idDOC=1038&typeDoc=1
http://foucault.info/documents/heteroTopia/foucault.heteroTopia.fr.html.

BDD-A22218 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:04 UTC)